

FRANCFORT SUR L'ODER EN 14-18. UN PROJET POUR LE CENTENAIRE



ENTRETIEN AVEC GANGOLF HÜBINGER, PROFESSEUR A L'UNIVERSITE DE LA VIADRINA

Nicolas Offenstadt : Première question simple, qui a eu l'idée le premier de faire quelque chose sur la Première Guerre mondiale ici à Francfort-sur-l'Oder ?

Gangolf Hübinger : Je crois que j'étais le seul ici à m'intéresser à la Première Guerre mondiale. La raison en est assez évidente, nous sommes une université européenne et le rapport à l'Europe s'incarne dans deux dimensions : l'Europe dans le monde et l'Europe dans la région. Comment l'Europe, comme le monde sont-ils présents dans une région, dans un lieu comme Francfort ? La Première Guerre mondiale permet de travailler sur ces deux dimensions.

NO : Quand as-tu eu cette idée ? Était-ce en lien avec le centenaire ?

GH : Vers 2012, 2013. C'était en lien avec le centenaire, à la différence que nous ne voulions pas commencer en août 2014 mais au début de l'année 2015.

NO : Pourquoi ?

GH : En référence aux nouveaux concepts sur la guerre mondiale, le front intérieur et la guerre totale. Ici à Francfort, en province, les gens sont confrontés au fait que la guerre est devenue totale et touche le front intérieur début 1915. C'est de cette expérience que nous sommes partis : 100 ans de front arrière, à partir du moment où il est clair que les soldats ne sont pas rentrés pour Noël. L'expérience de la pénurie des denrées alimentaires, d'une économie de paix qui devient une économie de

guerre. Cela représente un défi pour la ville à partir de l'hiver 1915, voilà pourquoi nous voulions commencer début 2015.

NO : Donc tu es à l'origine du projet ?

GH : Oui, c'était mon idée. Je dois dire pourtant que je n'ai pas travaillé tout seul mais en collaboration avec le directeur du Musée Viadrina de Francfort sur l'Oder. Le projet a donc fait l'objet d'une coopération entre la ville et l'université.

NO : Avec quel niveau universitaire as-tu travaillé ?

GH : Avec le niveau master, dans la section histoire culturelle de l'Europe. Nous avons au départ 20 à 25 personnes, puis au bout de 4 semestres il restait une équipe principale de 12 personnes.

NO : Quel était ton objectif au départ ?

GH : Il n'était pas encore défini. Cela a commencé dans un séminaire au deuxième semestre 2013, puis pendant le premier semestre 2013-2014. L'idée est venue au bout d'un semestre, à force de discussions, de lectures, notamment des recherches les plus récentes sur la guerre et le front intérieur. Ensuite il s'est avéré que le musée et son directeur Martin Schieck étaient intéressés par une grande exposition.

NO : Au départ, tu avais simplement monté un séminaire scientifique ?

GH : Oui... J'avais déjà fait une petite exposition, sur Francfort en 1900, avec des panneaux que nous avons installés dans la Viadrina. Ce projet devait aussi être assez modeste, il a pris de l'ampleur au fur et à mesure.

NO : Quelles ont été les réactions des étudiants ?

GH : Certains voulaient y travailler seulement un semestre, c'est tout à fait normal dans le cadre de leurs études, d'autres ont été réellement enthousiasmés et sont restés. Nous avons ensuite constitué des petits groupes, qui se sont concentrés sur un thème particulier.

NO : Comment la coopération avec le musée a-t-elle fonctionné ?

GH : Les contacts ont été très bons, je connaissais déjà le directeur car nous avons fait ensemble un séminaire sur l'histoire de la ville. Nous étions complémentaires, je n'ai pas l'habitude d'exposer des objets.

NO : Peux-tu m'expliquer un peu le développement de l'exposition ?¹

¹ Sur l'exposition elle-même voir le compte rendu de Nicolas Offenstadt sur ce même site de l'Observatoire du Centenaire.

GH : Au départ, nous avons défini environ 10 grands thèmes, que nous avons ensuite divisés. Nous avons beaucoup travaillé avec les étudiants sur l'historiographie ; le livre fondamental a été celui de Roger Chickering sur la guerre à Fribourg², qui propose une vraie réflexion méthodologique autour du concept de guerre totale et s'appuie sur des sources extraordinaires. Nous avons travaillé sur les problématiques de ce livre.

NO : Donc d'abord l'historiographie et les problématiques. Ensuite, la pratique ?

GH : Ensuite nous avons commencé les recherches empiriques dans les archives de la ville. La source la plus importante est bien sûr le quotidien *Frankfurter Oderzeitung*. Pendant la Première Guerre mondiale, Francfort possède un seul journal, c'était donc notre unique source quotidienne, mais nous avons également utilisé les archives de l'Église à Francfort et à Berlin, et correspondu avec les archives nationales. Les étudiants ont mené les recherches sur leur thème, en bénéficiant un peu de ma supervision.

NO : Devaient-ils en tirer un mémoire de master ?

GH : Non, ils ont présenté leur thème à l'oral. Il était aussi possible pour eux d'écrire un mémoire, il y en eu deux, dont un formidable sur l'alimentation en guerre, la pénurie, les cartes d'alimentation, les organisations locales d'approvisionnement, les réglementations de la municipalité... C'est un travail réellement exemplaire sur toute la durée de la guerre.

NO : Comment avez-vous travaillé sur les aspects pratiques de l'exposition, c'est-à-dire l'organisation, la réunion des objets ? Les étudiants ont-ils participé ?

GH : Oui, les étudiants ont fait des propositions. Pour donner un exemple, il existe à Francfort un éditeur de musique, Georg Bratfisch. Dès le mois d'août 1914, cet éditeur avait publié un petit cahier de chansons patriotiques, avec les partitions pour piano et harmonium. Il ne s'agissait donc pas de musique militaire, de défilé, mais de musique destinée à être jouée dans les salons bourgeois. Or, une de nos étudiantes fait partie de la direction d'un chœur berlinois. Avec 20 chanteuses, nous avons donc recréé ces morceaux patriotiques (*La garde sur le Rhin*, les chants religieux) d'après les partitions et nous avons placé une borne d'écoute dans l'exposition.

Nous avons également rassemblé des courriers du front, en partie achetés sur EBay, en partie retrouvés dans le fonds du Musée. Des lettres de lycéens figurent aussi, et c'est presque le plus intéressant, dans la publication annuelle du lycée. C'est très curieux. J'ai beaucoup travaillé sur les intellectuels pendant la Première

² *The Great War and urban life in Germany : Freiburg, 1914-1918*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007.

Guerre mondiale : quatre-vingt-treize d'entre eux signent en 1914 le fameux *Manifeste des 93*, dans lequel ils nient la perpétration d'atrocités allemandes en Belgique. Pourtant certains de ces lycéens étaient en Belgique avec leur régiment en octobre 1914 et ils écrivent chez eux qu'ils ont réduit en cendres un village belge parce qu'ils s'étaient fait tirer dessus. Et une telle lettre figure dans la publication annuelle de l'école en 1914. Nous avons naturellement montré la publication dans l'exposition, et nous avons demandé à des acteurs, qui ont de meilleures voix que nous, de lire ces ego-documents pour une borne d'écoute. C'était très impressionnant.

NO : Parlons un peu des aspects pratiques du processus, comment a fonctionné la coopération avec le directeur pour organiser les vitrines, penser l'espace ?

GH : D'abord, j'ai oublié de dire que la recherche devait avoir deux aboutissements : l'exposition et une publication dans le *Frankfurter Jahrbuch*, qui paraît tous les ans avec un dossier thématique³. Avant de préparer l'exposition, les équipes ont donc écrit de petits articles. Voilà comment nous avons procédé : les équipes ont traité leur sujet pour les Annales, environ dix pages par exemple sur la municipalité, l'entrée en guerre, les femmes, le journal local, l'église, la mémoire... Ensuite, elles ont conçu les panneaux. Cela a été très long et difficile, car il fallait résumer beaucoup d'informations pour obtenir de petits textes d'accompagnement clairs. Évidemment, nous voulions en dire le plus possible et nous avons travaillé avec une agence de graphisme, qui nous disait toujours : « il faut réduire de moitié. » C'était toujours très laborieux et quand nous leur présentions le résultat, ils disaient encore : « c'est beaucoup trop ! il faut encore réduire de moitié. » Cela a été un long processus jusqu'à ce que les images, les textes et les titres aillent parfaitement ensemble, mais c'était l'étape la plus importante pour l'exposition.

NO : Qui a décidé de l'organisation de l'espace ?

GH : En grande partie le musée mais nous en avons discuté. Il y avait trois pièces, une grande et deux plus petites. Une équipe a élaboré un plan de l'espace, nous nous sommes réunis deux fois trois heures dans le musée pour discuter de la disposition possible des panneaux dans les pièces, de l'ordre, des bornes audio, des vitrines, pour faire des essais et les modifier. Nous avons travaillé là-dessus avec la petite équipe principale, sous la conduite du directeur du musée. Nous avons bien sûr bénéficié des conseils du musée sur la façon de placer les objets, de les éclairer.

NO: Comment avez-vous choisi les objets à exposer ?

GH : En fonction des thèmes, par exemple le registre du cimetière communal, avec l'inscription journalière des morts, nous l'avons ouvert à une page de 1917, pour

³ « Frankfurt (Oder) im Ersten Weltkrieg », *Frankfurter Jahrbuch* 2015.

montrer comment les morts étaient enregistrés et enterrés. Nous avons exposé les originaux de ces registres. Le camp de prisonniers était naturellement un élément important, puisque 23 000 hommes y ont été retenus pendant toute la guerre, des Français, des Belges, mais surtout 80% de Russes. Il y a sur le sujet de nombreux objets, photos, souvenirs, dans les archives mais aussi dans des fonds privés. Certains objets ont été prêtés par des particuliers.

NO : Comment êtes-vous entrés en contact avec les familles ?

GH : J'ai publié un appel dans le journal, le *Märkische Oderzeitung*, et certaines se sont manifestées. Je n'ai pas eu beaucoup de réponses, mais j'ai reçu des sources intéressantes, par exemple du président du club d'aviron de Francfort, qui existait déjà pendant la guerre. Il m'a remis le livre commémoratif des rameurs morts à la guerre. On y trouve 20 photographies de 20 jeunes gens, avec une petite biographie (dates de naissance et de mort, lieu de mort) et des photographies de leur activité sportive avant la guerre. C'est assez intéressant, car ici à Francfort les rameurs se considéraient comme l'élite sportive, partie à la guerre pour la patrie.

NO : Il n'y a eu que des réponses institutionnelles, aucune famille ?

GH : Non, aucune. Il y a quelques lettres du front, mais les familles ne sont plus à Francfort, elles n'ont pas de lien avec les habitants. C'est dû à l'histoire de Francfort pendant la Seconde Guerre mondiale, les familles sont parties, et la population qui vit ici à présent n'a plus rien à voir avec celle d'après le premier conflit.

NO : Et les autres objets de l'exposition ? Certains viennent-ils de Francfort ?

GH : Oui, il y a un petit fonds dans les archives et au musée. Le musée avait une *Nagelbild*⁴ l'école également, dans ses réserves. Nous avons aussi une plaque commémorative mise à disposition par une église des environs.

NO : Vous avez donc eu un bon contact avec les diverses institutions, qui vous a permis d'obtenir ces objets ?

GH : Tous ceux à qui nous avons demandé ont mis les objets à notre disposition. J'ai oublié une chose quand même : à Francfort, les éditions de presse publient aussi des livres spécialisés sur le jardin. Pendant la guerre bien sûr c'était très important, des livres ont porté sur la constitution d'un potager dans son jardin. Nous avons acheté les originaux pour les exposer.

NO : Avec quels financements ?

⁴ Tableaux à clous, œuvres de mobilisation patriotique dans lequel un clou était planté à l'occasion d'une contribution financière à la dépense nationale.

GH : J'ai obtenu un financement, ici, de la Caisse d'épargne (*Sparkasse*) : elle est notre petit mécène, qui a soutenu financièrement l'exposition. Cela a suffi car j'avais naturellement provisionné un peu d'argent à l'université. Comme il s'agissait d'une exposition officielle dans le musée de la ville, le Musée avait prévu un budget adéquat. L'exposition a été visible pendant trois mois, c'est assez long.

NO : As-tu discuté du projet avec les autorités municipales, pour envisager une collaboration avec elles ?

GH : Pas durant la préparation. Nous avons juste pris contact avec le directeur du service des monuments, car nous avons besoin d'informations sur les monuments de la Première Guerre mondiale dont il conserve les archives.

NO : C'était donc uniquement pour la recherche, pas dans un objectif institutionnel ?

GH : Uniquement pour la recherche. Ensuite, j'ai fait une conférence sur l'église dans la guerre à l'occasion de l'inauguration, à laquelle le maire a assisté et la ville a été associée. Il faut signaler que dans l'historiographie de la ville, la Première Guerre mondiale est un point aveugle. Il n'y a presque rien sur Francfort pendant la guerre. Cela n'intéressait pas la RDA, qui faisait commencer l'histoire en 1918, avec la fondation du parti communiste allemand. Il y a une petite société historique ici, ils se sont intéressés à la fin de la guerre et à la révolution à Francfort, il y a un peu de recherche sur le sujet mais rien sur Francfort pendant la guerre. Avec le *Jahrbuch* nous avons ouvert une voie.

NO : Parlons à présent de l'écho qu'a eu l'exposition.

GH : Je crois que nous pouvons en être satisfaits. Les journaux en ont parlé régulièrement, davantage que pour d'autres expositions. Ils ont rendu hommage à la participation importante des étudiants, au fait qu'ils aient coordonné l'ensemble. Les photographies des étudiants ont donc souvent figuré dans le journal, la télévision régionale est venue faire un reportage et cela a eu de bonnes répercussions dans la ville.

NO : Tu as eu des réactions positives de la population ?

GH : J'ai eu des réactions très positives sur le bon fonctionnement de la coopération entre l'université et la ville, et du président de l'université qui s'est réjoui de cette exposition et de ces contacts.

NO : Cette exposition et ces discussions avec la population ont-elles fait ressurgir au premier plan une mémoire enfouie de la guerre ?

GH : Cela a fait parler de la guerre, mais je ne suis pas sûr qu'à présent la ville et la population s'y intéressent plus qu'auparavant. C'est peut-être dû à l'éloignement temporel et au fait qu'une petite ville comme Francfort a d'autres problèmes.

NO : Bien sûr, mais on assiste quand même à une redécouverte de la guerre en Allemagne à l'occasion du centenaire. Cela pourrait expliquer l'écho qu'a eue l'exposition à Francfort et c'est attesté par de nombreux éléments, les débats sur Christopher Clark⁵, les différentes manifestations, les nombreux livres, n'émanant pas seulement d'historiens professionnels. Penses-tu que ton exposition puisse être replacée dans cette dynamique ?

GH : Je dois dire que je l'espère, mais que je n'ai pas vraiment d'éléments probants pour parler d'un intérêt actif ici à Francfort.

NO : Mais autrement dit, n'y a-t-il pas eu rencontre entre une idée et une demande de la population d'en savoir plus sur la Première Guerre mondiale ? L'exposition n'est-elle pas la rencontre de deux mouvements ?

GH : On ne nous a pas vraiment demandé de nous pencher davantage sur la Première Guerre mondiale. C'est peut-être dû au fait que Francfort est une très petite ville, avec une très très petite société historique.

NO : Est-ce que ce n'est pas plutôt dû à l'histoire de la ville, au fait que les familles qui habitent ici n'ont pas de lien direct avec l'histoire de Francfort pendant la guerre ?

GH : Je crois que c'est plutôt dû à une vision traditionnelle des archives, on montre ce qu'on a, selon une vision à l'ancienne de l'histoire.

NO : Oui, mais ma question ne concerne pas les acteurs institutionnels, plutôt les gens ?

GH : Non, les gens racontent leur propre histoire, mais elle ne remonte pas plus loin que la fin de la Seconde Guerre mondiale.

NO : La mémoire de la Première Guerre mondiale ne s'est pas transmise ?

GH : Pas chez les familles qui vivent ici.

NO : Donc selon toi, le centenaire en Allemagne est superficiel et n'attire pas un véritable intérêt ?

GH : Je fais une différence entre le centenaire en Allemagne et le centenaire à Francfort. Je n'ai parlé que de Francfort et ici cela se comprend naturellement en lien avec la situation frontalière. La frontière a été déplacée deux fois, après la Première

⁵ *Les somnambules : été 1914, comment l'Europe a marché vers la guerre*, Paris, Flammarion, 2013.

Guerre mondiale la frontière polonaise s'est établie à une centaine de kilomètres et après la Seconde Guerre mondiale l'Oder est devenu la frontière germano-polonaise. Cette nouvelle situation frontalière, les transferts de populations, la création de la RDA sont des histoires familiales bien plus pressantes que les récits des grands-parents sur la Première Guerre mondiale.

NO : C'est donc très régional.

GH : Je crois, oui.

NO : C'est une conclusion intéressante, la mémoire varie selon les régions. Au-delà du cas de Francfort, que penses-tu du centenaire en Allemagne ? Y a-t-il du nouveau ? On a pu parler de normalisation, ou de redécouverte.

GH : Pour être honnête, j'ai l'impression que chez les historiens comme dans la mémoire, tout avait déjà été formulé en 2004 à l'occasion du quatre-vingt-dixième anniversaire. Les jalons ont été posés, notamment avec l'*Enzyklopädie Erster Weltkrieg* de Gerhard Hirschfeld et autres⁶, les débats et les nouveaux points de vue sur la guerre, l'histoire culturelle, ou l'histoire d'en bas, des soldats qui racontent leur expérience et des ego-documents, comme dans le livre *Keiner fühlt sich hier mehr als Mensch*⁷, l'importance de la littérature. Tous ces thèmes étaient très discutés en 2004 et j'ai l'impression qu'en 2014 on les a poussés un peu plus loin, sans innovation fondamentale. Il y a une exception, le *global turn* qui a eu lieu entre 2004 et 2014. Ce qui est nouveau, c'est de replacer la guerre dans une histoire politique mondiale et non plus seulement dans une perspective européocentrée. Par exemple, le fait de s'interroger sur les expériences des étrangers qui étaient retenus ici, sur la religion des prisonniers sibériens. L'intérêt pour les contacts entre les populations s'est intensifié en 2014, cela n'existait pas de cette façon en 2004. Pour revenir à notre musée, il a fait l'acquisition très coûteuse des dessins d'un gardien qui représentait les différentes ethnies, faisait des portraits incisifs, bien réalisés. C'est un exemple du point de vue mondial adopté par le centenaire de 2014, qui n'existait pas en 2004.

NO : Si je puis me permettre, je ne suis pas tout à fait d'accord avec toi. Tu as raison en ce qui concerne les historiens, mais ne penses-tu pas qu'il en va différemment pour la population allemande, que les Allemands montrent un intérêt nouveau pour cette époque à l'occasion du centenaire ? J'ai l'impression qu'il y a eu des débats, des manifestations impliquant la population en dehors du monde de la recherche.

⁶ Paderborn, F. Schöningh, 2004, pour la première édition allemande.

⁷ *Keiner fühlt sich hier mehr als Mensch: Erlebnis und Wirkung des Ersten Weltkriegs*, Essen, Klartext, 1993.

GH : Oui bien sûr, mais je pense qu'il faut différencier, tu parles des « gens » mais est-ce qu'il ne s'agit pas seulement de ceux qui vont dans des expositions, lisent des magazines comme *Géo* ou le *Spiegel*, avec leurs dossiers spéciaux.

NO : Les élites, alors ?

GH : Non, pas les élites, mais une classe moyenne, qui va regarder une émission de Guido Knopp sur la Première Guerre mondiale sur la ZDF, qui a l'habitude de voir par exemple Gerd Krumeich, ou d'autres spécialistes, donc des gens qui montrent déjà un certain intérêt intellectuel pour la Première Guerre mondiale. Je crois qu'en ce qui les concerne, tu as raison, deux choses ont changé : l'histoire qu'on leur propose n'est plus présentée de façon aussi nationale qu'avant, et la Première Guerre mondiale est devenue ici aussi la Grande Guerre, elle n'est plus dans l'ombre de la Seconde. Ce n'est pas uniquement le fait de la recherche, mais aussi des musées et des media. C'est assez nouveau, ce n'était pas comme ça en 2004. Cette deuxième dimension est aussi liée au fait que de nombreux media présentent la Première Guerre mondiale en lien avec la seconde, parfois sous forme d'une guerre de 30 ans. Le livre *Der dunkle Kontinent* de Mark Mazower⁸ a été un best-seller à très large diffusion, et on montre qu'il faut lire l'âge des catastrophes du début du XXe siècle comme une seule période. On voit aussi de nombreux documents mémoriels, les carnets de guerre, les éditions de lettres, qui sont très bien reçus. Pour revenir à notre région, notre journal local le *Märkische Oderzeitung* a publié régulièrement des recensions de ce type de documents.

NO : Cette classe moyenne est assez importante, ce n'est pas qu'une poignée de gens, ils achètent des livres, ils ont un peu d'influence. Peut-être alors pourrions-nous conclure sur un intérêt nouveau pour la guerre ?

GH : Je n'en suis pas si sûr, pour le dire de façon un peu ironique tout dépendra de la prochaine marotte du marché éditorial. Après le centenaire de la Première Guerre mondiale, il y a les 210 ans de la mort de Schiller, ensuite encore d'autres centenaires, qui retiennent pour un temps l'attention des éditeurs, mais disparaissent aussi vite. Je ne sais donc pas si la Première Guerre mondiale occupera désormais une place durable dans la mémoire d'une grande partie de la population allemande. L'exposition est un effort en ce sens, mais je n'en sais rien.

NO : La question reste ouverte.

⁸ *Der dunkle Kontinent. Europa im 20. Jahrhundert*, Berlin, Alexander Fest Verlag, 2000 (trad. fr. : *Le Continent des ténèbres, une histoire de l'Europe au XXe siècle*, Bruxelles, Complexe, 2005).



**Observatoire du
Centenaire**

Université de Paris I

Gangolf Hübinger, est né en 1950. Il est, depuis 1994, Professeur d'histoire culturelle comparée des temps modernes à l'Université européenne de la Viadrina, Frankfurt (Oder). Il est l'auteur de nombreuses publications sur l'histoire des idées, des intellectuels et des sciences humaines, comme sur les cultures religieuses et les mouvements politiques des XIXe et XXe siècle. Il est co-éditeur des oeuvres complètes de Max Weber et d'Ernst Troeltsch, sous l'égide de l'Académie bavaroise des sciences. Il est aussi un des éditeurs de la revue « Internationales Archiv für Sozialgeschichte der deutschen Literatur » (IASL). Il a récemment publié *Europäische Wissenschaftskulturen und politische Ordnungen in der Moderne* (dir., Munich, 2014), *Engagierte Beobachter der Moderne. Von Max Weber bis Ralf Dahrendorf*, Göttingen, 2016.

Traduit de l'allemand par Anne-Sophie Anglaret